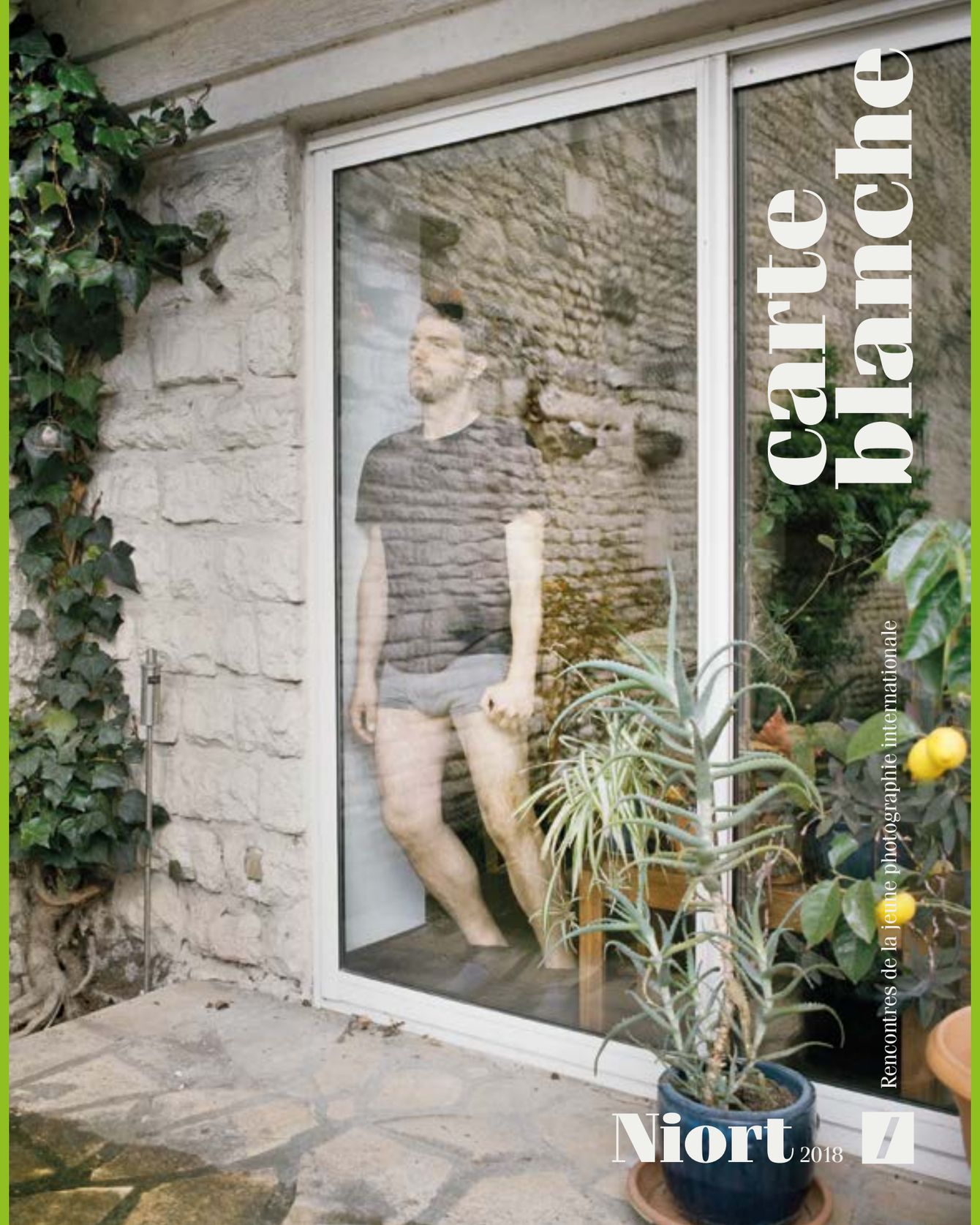


carte blanche

Rencontres de la jeune photographie internationale

Niort 2018

carte blanche

Rencontres de la jeune photographie internationale

Niort 2018

Sommaire

4 **Édito** Sylviane Van de Moortele - présidente
6 **Carte Blanche** Patrick Delat - directeur artistique
8 **Invitée d'honneur** Corinne Mercadier

Les artistes accueillis en résidence de création

14 **Laura Bonnefous** *Les Choses*
20 **Nía Diedla** *Párpados*
26 **Lisa Gervassi** *Atopie*
32 **Isabelle Ha Eav** *In extremis*
38 **Manon Lanjouère** *L'attrait de la lumière*
44 **Dina Oganova** *Be Me*
50 **Dorian Teti** *La visite*
56 **Negar Yaghmaian** *Home from elsewhere*
62 **Eve Martin** *Résister aux flux*
64 **Jérémy Pengam** *Le printemps où les hommes tombent*

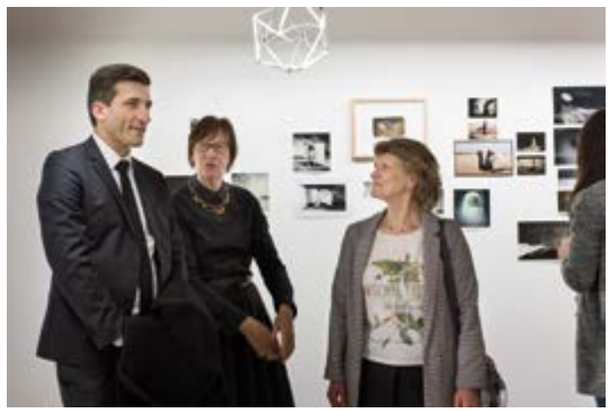
Autour de la résidence

67 **Françoise Beauguion** *Exils*
68 **Emmanuelle Brisson** *Les profondeurs du cœur*
69 **Maitetxu Etcheverria** *Voyages insulaires*
70 **Filigranes Éditions** *Les anciens résidents de Niort et leurs publications chez Filigranes Éditions*
71 **Paul Muse** *Walking the Dog*
72 **Emanuela Meloni** *Station Niortaise-Prémices*
73 **Margherita Muriti** *God, how shall I pray?*

75 English translations
80 Remerciements

Édito
Sylviane Van de Moortele présidente

À travers ce catalogue, vous allez pouvoir découvrir – ou revoir – les œuvres créées lors de la résidence de création qui s'est déroulée, ce printemps 2018, au cœur du festival des Rencontres de la jeune photographie internationale à Niort, ainsi que celles des expositions qui en ont composé le parcours artistique.
Huit jeunes artistes photographes ainsi que quatre étudiants de l'Ecole européenne supérieure de l'image de Poitiers-Angoulême ont eu une carte blanche pendant quinze jours pour penser, créer, concevoir une œuvre qui a fait l'objet d'une exposition au sortir de cette mise en immersion. Pour cela, ils étaient accompagnés et conseillés par Corinne Mercadier, avec Charlie Jouvet et Tao Douay au conseil et à l'assistance technique pour la production. Ce fut, comme chaque année, une aventure intense et féconde. Pourtant, les cieux ne furent pas cléments, la pluie envahit plus d'une fois le jardin et les passerelles du Fort Foucault où logeaient les jeunes photographes, maintenant portes et fenêtres closes plus qu'à l'accoutumée. La résidence en aurait presque pris l'aspect d'un huis clos. Simple hasard ? Etonnant concours de circonstances assurément pour cette année où, tant la sélection du jury que la programmation de Patrick Delat pour les expositions du festival rassemblèrent des artistes mettant au cœur de leurs travaux des questions de quête identitaire, d'introspection, de rapport au corps. Ainsi – pour les expositions présentées dans le parcours – des images d'Emmanuelle Brisson et Margherita Muriti, tout en délicatesse autour de la personne de la mère pour l'une, de la foi et sa représentation autour de son corps pour la seconde. Les paysages des îles de l'estuaire de la Gironde de Maitetxu Etcheverria, bien que nous donnant à voir des espaces ouverts, renvoient à une intériorité sereine, tout comme ceux d'Emanuela Meloni. Seuls, Françoise Beauguion avec son sujet sur les migrants, ainsi que Paul Muse et sa « street photography » abordaient aux rivages de l'actualité de notre quotidien.



Jérôme Baloge, maire de Niort ; Corinne Mercadier et Sylviane Van de Moortele.

Exposition de Paul Muse dans l'espace public

L'exposition finale des jeunes photographes en résidence ne fut pas en reste pour nous amener des émotions à fleur de peau. Assurément, la présence indulgente et espiègle de Corinne Mercadier tout au long des quinze jours a permis à ces jeunes artistes d'avancer dans leurs réflexions avec confiance. Un très grand merci à elle.
Ces Rencontres de la jeune photographie que nous organisons depuis vingt-quatre ans et qui s'inscrivent depuis six ans dans la programmation de la Villa Pérochon – Centre d'art contemporain photographique ont pu se réaliser cette année encore, grâce tout particulièrement à l'implication du maire de la Ville de Niort, Jérôme Baloge, que je tiens à remercier chaleureusement ici. Sont également présents à nos côtés, l'Etat et la région Nouvelle-Aquitaine ainsi que le département des Deux-Sèvres. La liste de nos partenaires privés s'allonge d'année en année et il me faut les remercier ici tous et un chacun, leur présence et leurs soutiens nous sont précieux : Inter Mutuelle Assistance, Territoria Mutuelle, So Space, l'Office du tourisme Niort – Marais Poitevin, l'ÉESI, Imprimerie Nouvelle, Avis location de véhicules, La Librairie des halles, L'Atelier du cadre, Filigranes Éditions, le Chai Saint-Hilaire, La Nouvelle République, le Camji et le Moulin du Roc.
Alors que ce festival touche à sa fin, nous sommes d'ores et déjà tournés vers 2019, année au cours de laquelle nous fêterons les vingt-cinq ans de notre association et des Rencontres. Sans rien dévoiler pour le moment, je peux vous assurer que ce sera une année détonante avec de nouveaux évènements et de nouveaux lieux à découvrir. Nous y travaillons déjà avec tous.
Quelques derniers mots pour saluer, encore et toujours, l'engagement et l'implication de nos bénévoles et redire aux artistes combien leur place à nos côtés est importante. Ils nous font voyager, rêver, mais souvent aussi, nous interpellent à leur manière sur la réalité de notre monde. Continuez à porter de beaux projets !

Carte blanche
Patrick Delat directeur artistique

Il fallait bien au jury dix heures de délibération pour départager les 130 dossiers présentés afin de sélectionner les huit artistes internationaux qui seraient invités.
Il fallait bien les deux grands salons de l'hôtel de ville transformés par nos soins en véritable galerie d'art pour accueillir les œuvres des artistes invités en résidence de création.
Il fallait bien les deux niveaux de la Villa Pérochon et son jardin pour présenter dignement l'exposition *Satellites* de Corinne Mercadier qui dévoilait pour la première fois les coulisses de ses créations.
Il fallait bien cette équipe de vingt-cinq bénévoles et leurs mille heures de travail pour :

- acheminer les expositions,
- agencer et préparer les neuf lieux d'expositions,
- accrocher toutes les œuvres,
- conduire les minibus (Niort/Paris aller-retour)
- préparer les salles et les buffets,
- organiser, préparer et accueillir les deux cents personnes pour la dernière soirée de projection,
- accompagner les artistes dans leurs recherches,
- réaliser cette folle nuit de décrochage et d'accrochage en fin de résidence...

Il fallait cela…

Mais aussi :

- la bienveillance, l'exigence et la bonne humeur de Corinne Mercadier,
- l'ouverture d'esprit, le respect, la solidarité et l'enthousiasme de chacun des artistes,
- la pertinence des questionnements artistiques posés par chacun, stimulés par Corinne Mercadier,
- l'engagement de tous et pour tous,
- nos laboratoires numérique et argentique pilotés de main de maître par Charlie Jouvet et Tao Douay,
- une bonne et saine dose de folie de la part de tous !

Corinne Mercadier et Pascal Mirande
lors de la séance de signatures
de livres à la librairie des halles.

Paul Muse

Pour présenter, au final…
Une exposition, qui dans un temps record d'une quinzaine de jours de travail de création, présente des œuvres très abouties. Le médium photographique est manipulé, malaxé, trituré tant dans le fond que dans la forme. Surimpressions en argentique, impressions numériques sur transparent, accrochages qui varient entre les collages, les encadrements, voire en « drapé » (Isabelle Ha Eav), en constellation, en linéaire, à plat, avec écran vidéo et projecteur diapo, proches de l'installation pour certains… une diversité des plus riches.
Documents historiques ou fictions, histoires de famille suggérées voire recomposées, une diversité d'approches du portrait, de la poésie à la science, c'est le voyage que nous propose cette exposition dans un univers qui interpelle majoritairement la question de l'identité.
L'exposition entraîne le visiteur dans un tourbillon d'images, car l'exposition est dense, très dense… Deux cent dix-huit photos pour une surface totale de quarante mètres carré d'impressions numériques et de tirages argentiques. Ces chiffres reflètent bien cette joyeuse et dynamique folie créatrice présente tout au long du séjour – en témoigne l'idée même que j'en fasse l'inventaire !

Françoise Beauguion
lors du point presse

Invitée d'honneur
Corinne Mercadier

Présentation des projets au Pavillon Stéphane Grappelli – lieu de l'exposition de Maitetxu Etcheverria. De gauche à droite : Isabelle Ha Eav, Lisa Gervassi, Corinne Mercadier et Jérémy Pengam.

Exposition *Satellites* de Corinne Mercadier au rez-de-jardin de la Villa Pérochon

Je suis arrivée en milieu de journée.
Les Inventeurs m'ont guidée jusqu'au Fort les yeux fermés comme l'exigeait la coutume. Lorsque je les ai rouverts, j'ai été subjuguée par le spectacle : une île minuscule entourée de deux bras de rivière, cernée par de hauts lauriers au centre de laquelle la bâtisse est construite.
C'est là, dans cette boîte magique, que ma mission a commencé : accompagner huit jeunes chercheurs-rêveurs venus d'horizons lointains ou de proches régions, dans une quête qu'ils devraient au plus vite dévoiler aux yeux de tous. Ils sont arrivés les bras chargés de matériel photographique et de cahiers, l'esprit ouvert, prêts à plonger dans l'inconnu.
Nous avons ensuite visité ensemble la présentation des travaux qui leur avaient valu leur présence ici-même.

Exposition *Satellites* de Corinne Mercadier au rez-de-jardin de la Villa Pérochon

Exposition *Satellites* de Corinne Mercadier
au rez-de-chaussée de la Villa Pérochon

Le lendemain, une enthousiaste assemblée d'habitants a répondu aux demandes de notre compagnie et proposé son aide. Cela a pris toutes les formes imaginables : deux gestes sans usage, un ancien négatoscope, une famille, un dos. Puis jour après jour chacun des huit élus revenait le soir pour la cérémonie du don avec le fruit de sa journée : un brocanteur avait cédé trois albums photos rouillés, une femme avait donné la clef de sa maison et son affection, une autre ses objets les plus précieux, un homme avait fabriqué de fines plaques de glace et plongé lentement sa main dans la rivière aux herbes mouvantes. On en faisait le récit et on montrait des images.

Corinne Mercadier

Chacun partait nuit et jour dans la ville, au bord de l'eau, pour acheter un pain qui serait sculpté, pour se perdre ou pour un rendez-vous qu'il gardait secrètement.

Les trésors s'entassaient et il fallait les organiser pour en atteindre le cœur : deux savants accompagnèrent alors la troupe. Maîtres Ch. et T. aidèrent à recueillir sur le papier les images collectées, l'un à la lumière, l'autre au noir. Ce furent des jours de travail intense, de joie explosive, de nuits blanches, avec le concours actif des quatre étudiants qui vivaient sur l'île avec nous.

Enfin, le jour dit, en quelques heures de la nuit, une équipe digne des scènes les plus performantes a accompagné les auteurs pour décrocher des murs les images et les remplacer par les nouvelles créations. Immenses tirages, tables, écrans et boîtes se sont déployés au sol et au mur. En quelques heures, en quelques jours, la force de l'invention et du regard sur le monde a pris forme.

Je suis revenue. Dans mon atelier clignotent de nouvelles étoiles.

Corinne Mercadier et les résidents lors de la soirée de clôture.

Les artistes accueillis en résidence de création

Laura Bonnefous
Les Choses

Nía Diedla
Párpados

Lisa Gervassi
Atopie

Isabelle Ha Eav
In Extremis

Manon Lanjouère
L'attrait de la lumière

Dina Oganova
Be Me

Dorian Teti
La visite

Negar Yaghmaian
Home from elsewhere

Eve Martin
Résister aux flux

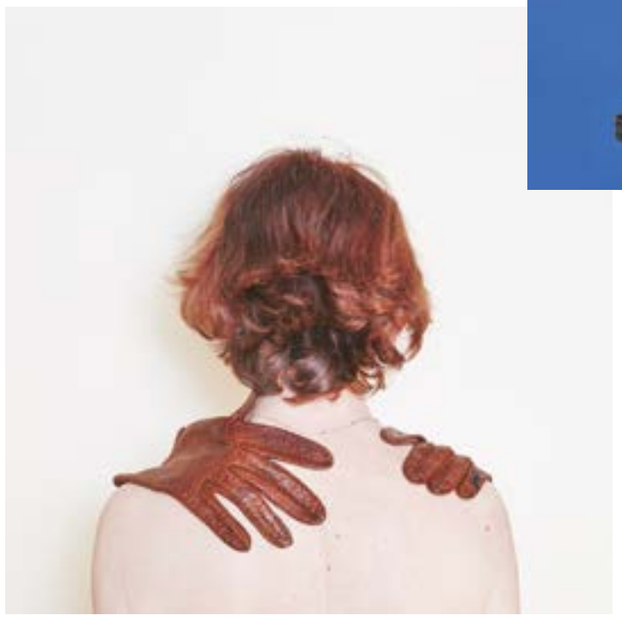
Jérémy Pengam
Le printemps où les hommes tombent

Laura Bonnefous
Les Choses

Marcher sur la morale. Boire du thé noir enveloppé de rouge et d'or. Transformer son prince en grenouille. Lire Colette. Poursuivre son plan. Et respecter la vérité. Lacer le jaune. Mesurer les choses. Emmêler les pétales. Et enfiler le carreau. Sculpter les légumes. Lancer les souvenirs. Et dénicher à la recyclerie. Et puis lire Proust. Flâner en amoureux. Et s'embarquer. S'équilibrer d'une rose. Dans le sable. S'arrondir d'une confiture. Agrandir la boucle. Prendre un café Plein Sud. Enlacer sa peau. Déclarer sur le papier. D'une fille à sa mère. Et encore lire Perec. Sur les toits orangés. Aligner les livres rouges. Faire voler les violets. Et briller le cristal. Sous l'équilibre végétal. Et l'ombre du blanc. Puis trancher le motif. Et piquer l'iris. Faire scintiller l'anneau. D'un bleu maternel. Sur les genoux. Porté par le bleu. Et passer par la cheminée. En examinant la feuille. Et le jeu d'un enfant. Sans jamais oublier son péché. Des plus chocolatés. En suspens de dentelle. Un amour en cage envolé. D'un flacon échappé. Faire mouche. Et toujours déconstruire. Puis réécrire son histoire. A travers un regard.

Tel un cadavre exquis, *Les Choses* dresse le portrait en creux de Suzette à travers ses objets, ses souvenirs, ses habitudes, ses lieux, ses secrets. D'un protocole créatif défini en amont et à la manière d'un archéologue j'ai prélevé chez elle des traces de son histoire, enregistré sa voix et emprunté ses habitudes pour recomposer une nouvelle histoire entre elle et mon regard. De notre rencontre, une poésie est née entre les objets, les couleurs, les lieux, la mémoire, dévoilant la vie d'une femme à travers ses Choses.

Le projet est accompagné d'une création sonore où l'on entend Suzette raconter l'histoire de ses souvenirs, de ses objets, de ses habitudes et nous porter vers les images.



Laura Bonnefous vit et travaille à Paris. À travers une photographie plasticienne mettant l'accent sur les espaces qu'elle rencontre et ceux qu'elle recrée en studio, c'est une pratique sculpturale de la photographie qu'elle nous propose.
Inspirée par les relations que l'homme entretient avec les espaces et les formes qui font notre paysage contemporain, elle s'inspire des choses qui nous entourent pour créer ses propres espaces, plus personnels, plus métaphoriques. Les images qu'elle réalise nous amènent dans un univers où les formes sont renversées, où les personnages sont actionnés par les objets, où les mythologies sont inversées. C'est en pensant son travail en volume, en se rapprochant de la performance qu'elle crée ses projets photographiques. A la fois épurées et incisives, ses images s'engagent dans une sorte d'archéologie de nos codes contemporains.
Après des études aux Beaux arts de Paris, au Otis College of arts and design de Los Angeles et à l'École des Gobelins, elle réalise de nombreuses expositions en France et à l'étranger (Thaïlande, Japon…). En 2015 elle est lauréate de la Bourse du talent, du Prix Picto et du Prix spécial des directeurs de Création.
www.laurabonnefous.com

Nía Diedla
Párpados

Ce qui m'attire c'est la trace des choses, leur empreinte, le passé, comme absence du présent et comme matière invisible. Pour travailler pendant la résidence, j'ai utilisé deux vieux boîtiers argentiques : l'un, mécaniquement parfait ; l'autre, dont l'obturateur lâche sans prévenir de façon aléatoire, et fait partiellement du noir. Je pense à la paupière qui tombe. Qui commence à obscurcir l'œil. À nous endormir.

"*Un astro estalla en una pequeña plaza*
y un pájaro pierde los ojos y cae"
Blanca Varela

J'ai lu dans un ancien traité d'astronomie qu'il y a 50 000 ans, les sept étoiles de la Grande Ourse s'alignaient pour former une véritable croix, plus exacte et plus belle encore que la Croix du Sud. Le chapitre de *La dislocation des cieux* m'a fait penser à une image que j'avais dans mes archives : une image de cimetière, où une croix avait changé de place, mais elle avait laissé une empreinte blanche, un miroir qui n'était pas un miroir. La croix était toujours là et en même temps ce n'était qu'un souvenir. Je me suis mise à penser que sous les paupières, nous avions tous des cieux qui se disloquent, qu'il y a en eux ce que nous étions et ce que nous sommes : le mouvement de nos propres astres dans un temps qui est intimement à nous. J'ai voulu regarder sous les paupières des autres, voir ces images qui brillent et s'éteignent dans la constellation de nos chimères, cachées juste de l'autre côté de cette écorce faite de peau.

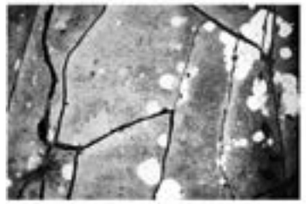
Le troisième jour de résidence, trempée jusqu'aux os je rentrais au Fort Foucault ; la nuit n'allait pas tarder à arriver quand, sur le chemin, l'enseigne d'une brocante m'a offert un arrêt, une fortune inespérée. Un plombier retraité qui avait abrité des objets à n'en plus finir dans un ancien chaisier, m'a ouvert une porte, sa porte, où on entendait encore d'anciennes eaux souterraines qui se déversaient dans la Sèvre. L'humidité de ce lieu y avait fait sa géographie. Aucun objet n'avait échappé à son étreinte. Aucun souvenir n'était sans rouille, même les albums photo. En me clignant de l'œil depuis l'un d'eux, Léontine a été la première à m'offrir ses paupières. J'ai dessiné sa constellation.

I – La dislocation des cieux
Puedes mirar bajo mis párpados -sin arrancármelos-
Si te callas, los oirás: hay un lago y una tormenta.

Tu peux regarder sous mes paupières – sans les arracher.
Si tu te tais, tu les entendras : il y a un lac et une tempête.

II – L’album de famille
El plomero me abrió los párpados.
La gotera caía en una vasija inmensa.
El viejo álbum de familia se había oxidado: lo abrí
La niña pequeña me guiño un ojo.

Le plombier m’a ouvert les paupières.
La fuite gouttait dans une jarre immense.
Le vieil album de famille s’était oxydé : je l’ai ouvert.
La petite fille m’a cligné de l’œil.



III – La constellation de Léontine
J'oubliais la mesure de mes doigts et l'intention de mes lèvres. Je me plongeais dedans, comme à travers l'œil d'un cyclope. Sa constellation a brillé quelques instants, avant de partir se cacher sous ses cils. A cet instant, il tombait sur mon lac une pluie de souliers verts. C'était son histoire, celle que j'avais vue. Mais en la regardant, c'était la mienne ; ici.

« C'est à travers l'image que le fil des choses trouve une évidence en moi et donne sens à la traversée qui m'a amenée jusqu'ici. Études de sciences, diplôme en biochimie, passionnée de théâtre et de poésie. En 2006 je suis sélectionnée par l'Institut franco-chilien avec un projet artistique pour être professeur d'espagnol à l'Académie de Paris. Cette année marque un tournant dans mon parcours. J'étudie le théâtre et la marionnette contemporaine, la science s'endort d'un sommeil sans réveil, il me reste d'elle l'amour des bibliographies. Je collabore plusieurs années avec des compagnies de théâtre de marionnettes en France. Peu à peu, l'image apparaît comme une écriture visuelle prenant toute la place. Depuis, la photographie est devenue ce lieu que j'habite.
Ce qui m'intéresse photographiquement ce sont nos racines, notre(nos) arbre(s) généalogique(s), l'enfance, le souvenir inventé qui vient d'elle et cette mythologie propre que nous construisons avec les morceaux manquants, comme aussi l'absence, la disparition et les fissures du temps. Mon travail est un lieu entrouvert, intime, où les images se confondent avec les mots, qu'ils soient écrits ou non, où le réel et l'irréel cohabitent ».
www.niadiedla.com

Lisa Gervassi

Atopie *

À la fois complice et traîtresse, la peau nous protège autant qu'elle nous révèle. Surface de possibilités et de mémoire, elle est le système de protection de notre individualité et le principal lieu d'échange avec le monde extérieur.
Cet entre-deux, espace soumis aux influences de forces opposées, voire contradictoires, nous circonscrit et nous permet de répondre à une nécessité vitale : celle de la croyance en l'identité et en la continuité de soi.
Confrontés à la dualité de cette interface (vulnérabilité/protection, plénitude/vide, fusion/séparation, plaisir/souffrance, constance/changement…), nous vivons pourtant à la recherche d'un équilibre, d'un idéal, d'une place à soi.
En suivant la route de la peau à Niort, la rencontre avec une femme, qui a été mon modèle pour cette recherche photographique, et la découverte du vocabulaire propre à l'industrie gantière m'ont amenée à aborder les notions de limites dedans/dehors, mais aussi à explorer la peau comme matériau plastique, comme interface entre le monde intérieur et extérieur, et comme manifestation de leur confrontation.

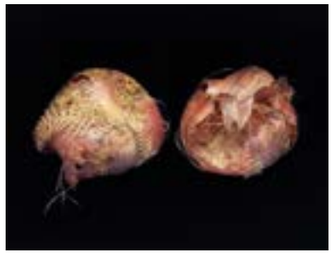
*Du grec, a- privatif (sans) et topos- (lieu) : sans lieu, ou déplacé, mal placé.

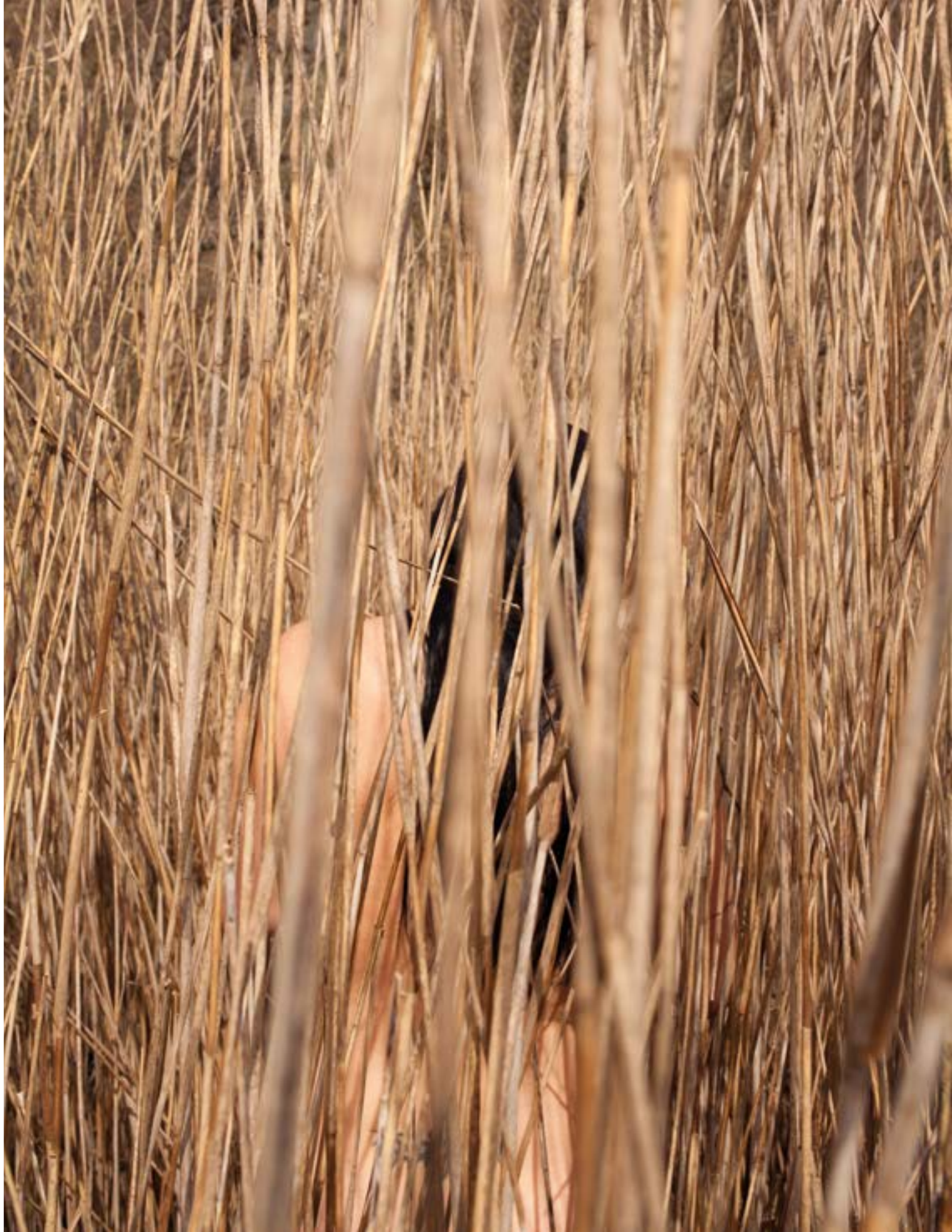
Lexique

Clairvoisée : peau mince et transparente.
Cœur : petit morceau pour renforcer le haut de la fente.
Corné : cuir durci par l'air.
Dolage : amincir le derme obtenant ainsi le «dolé».
Effleurer : séparer derme et épiderme.
Fleur : épiderme.
Gant glacé : côté fleur dessus.

Expressions

- « Être à fleur de peau ».
- « Relever le gant ».
- « Avoir une main de fer dans un gant de velours ».
- « Effleurer un problème ».
- « Risquer sa peau ».





Lisa Gervassi est une artiste multidisciplinaire qui travaille avec la photographie, l'illustration, l'écriture et la musique. Elle s'intéresse de manière générale au rapport de l'homme avec son entourage et à la perception en tant qu'action guidée perceptuellement. Son œuvre raconte des histoires intimes et aborde des sujets tels que l'enfance, l'identité, l'existence, le lien familial et la mort.
Née à Paris en 1984, Lisa Gervasi vit et travaille actuellement à Castanet dans l'Aveyron où elle développe un projet de résidence artistique pour photographes et musiciens. Elle est diplômée de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette en 2009 (master recherche en architecture, spécialisation scénographie). Photographe autodidacte depuis 2008.
https://lisagervassi.blogspot.fr

Isabelle Ha Eav
In Extremis

In extremis, du latin : à la toute fin, à la dernière extrémité.
Ici *In extremis* est l'exploration d'un geste sans usages, surgissant,
les contours possibles.

Des mains tentent de saisir. D'autres se dressent, s'élèvent, retombent.
La végétation pousse sous la surface du marais.
Parfois, la glace se fige,
à la recherche de l'intensité.

Au creux des immanences Texte de Thyl Détré
Il y a le geste suspendu, la possibilité. D'en être, de transparaître.
Quelques degrés de moins pour que l'eau mouvante devienne surface.
Quelques degrés de plus à l'angle du regard pour que l'image se révèle.

Dans les transparences c'est par la peau que l'image émerge, et c'est l'angle du regardeur qui est révélateur de ce geste qui se tient là, au fil de l'eau, il suffit d'un rien, un presque rien.
C'est ce presque rien, ce spectre, la possibilité d'un corps qui prend chair.

C'est la peau qui est béance dans l'image, alors le corps fait trouée, des éclaircies.
Le corps prend marbre aussi, c'est selon.

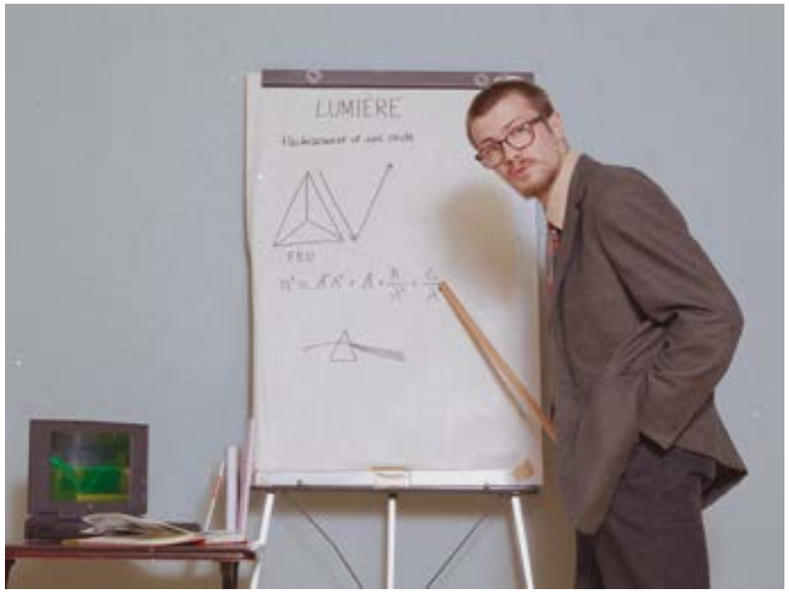
À voir l'image au travail, travail qui pourrait durer infiniment, aussi longtemps que l'on aimerait se jouer des transparences, on revoit intimement et avec camaraderie, le papier, dont le blanc devient marbre.
La statuaire de l'image fixe, vibrante de ses possibles.
Tout dépend d'où on regarde, tout se joue là.

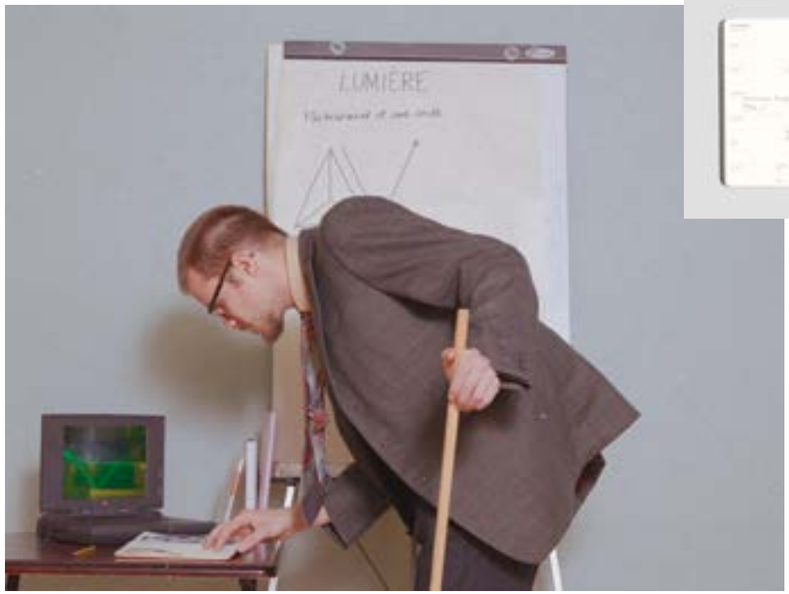
Il y a ces gestes suspendus, les regards qui cherchent et les images qui s'incarnent.
Le peut-être, frotté aux surfaces sensibles, pierres de touche d'un presque rien.

Isabelle Ha Eav est originaire de Paris. Elle a premièrement obtenu une licence en design graphique, spécialisée en créations éditoriales, pour ensuite se diriger vers l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles.
Ses créations sont des retranscriptions d'expériences et de dialogues entre la matérialité du support photographique et son inscription dans l'espace. Processus dialogique, l'homme inachevé et l'impermanence sont ici mouvements de création. Elle est représentée par la galerie Le Magasin de jouets (Arles, France).
www.isabellehaeav.com

Manon Lanjouère
L'attrait de la lumière

Aujourd'hui en résidence artistique à la Villa Pérochon, je décide lors de ces deux semaines de travailler sur la lumière, notion immatérielle, quasi impossible à représenter. Celle qui est à l'origine de notre pratique artistique, l'agent permettant la réalisation de photographies, sera alors le sujet même de mon projet.
Après plusieurs jours de recherches et conseillée par Jean-Luc, j'approfondis ma démarche en allant voir les objets scientifiques de la collection du musée d'Agesci. J'y découvre des microscopes composés, des prismes de Newton et autres objets hybrides. La suite de ma visite me conduit à la bibliothèque scientifique du musée. Après une prise de rendez-vous avec la conservatrice, j'ai pu accéder à la collection d'écrits et y découvre que cinquante années plus tôt, un jeune physicien s'installa à Niort pour étudier la lumière. Je mène l'enquête et pars à la recherche de ce savant dans l'espoir de pouvoir le rencontrer.
Déçue d'apprendre le décès du professeur Mesuras, je fus néanmoins capable de trouver son fils, toujours établi à Niort et qui accepta de me raconter l'histoire de son père.
Avec cette série appelée *L'attrait de la lumière*, je vous invite à découvrir ce personnage inconnu à travers des documents que sa famille m'a autorisée à utiliser.
Mort prématurément, il n'a jamais pu terminer son ouvrage dont j'ai repris le titre ici, mais son laboratoire ne fut jamais détruit et peut toujours être visible à la périphérie de Niort.


LUMIERE


LUMIERE

Manon Lanjouère est née en 1993, vit et travaille à Paris. Après un parcours en histoire de l'art à la Sorbonne elle décide de se consacrer pleinement à la photographie et intègre l'école des Gobelins en 2014 d'où elle sort diplômée en 2017 dans les majors de sa promotion.
De par son évolution parallèle au sein d'un théâtre parisien, sa pratique de la photographie est marquée par la mise en scène et le décor. Son travail guidé par la lecture s'attache à dépeindre des mondes fictifs. Des mondes qui lui permettent de raconter ses expériences personnelles avec un certain détachement, dans l'espoir de pouvoir ainsi permettre au spectateur de s'approprier ces histoires. Une distance avec le récit impliquée par l'utilisation des expressions scientifiques bien qu'il ne s'agisse le plus souvent que de simples vulgarisations ou ré-interprétations. Elle n'est pas à la recherche d'une vérité mais bien d'une forme d'expression lui permettant de «décortiquer» ses sujets, l'amenant ainsi à une certaine forme de systématisme. Le scientifique et le poétique, pourtant diamétralement opposés, sont les deux moteurs de sa recherche photographique. Dans les différents sujets qu'elle aborde, la tentative de comprendre l'interaction entre le paysage et l'humain reste centrale. Cette interaction, qu'elle soit écologique, spirituelle, etc… implique toujours cette notion de trace qui lui est chère et qui rattache l'humain à sa condition.
www.manonlanjouere.com

Dina Oganova
Be Me

Lorsque je n'étais qu'une enfant, j'avais l'habitude de beaucoup voyager. Dans mes rêves, je pouvais être n'importe où sur la planète mais mon endroit préféré était le monde imaginaire créé par ma mère. La guerre était à nos fenêtres, mais à l'intérieur de la maison, nous étions à bord d'un grand bateau quelque part au milieu de l'océan Pacifique. C'était magique.
En grandissant, j'ai arrêté de rêver. J'ai commencé à voyager à travers ma réalité, comme tout le monde autour de moi. Mais mon passé et mon monde imaginaire me manquaient et je me demandais où avais-je perdu les clés de mon conte de fées.
En arrivant dans cette belle et paisible ville de Niort, toute entourée d'eau, où les arbres aux multiples visages sont magiques, où l'air est frais, où les vélos sont fleuris et où les fenêtres sont décorées de cœurs, où l'on peut sentir le printemps et entendre la musique de l'amour, la réponse m'est apparue immédiatement. J'avais trouvé les clés du bonheur, ici. J'étais à nouveau vraiment moi-même, pleine de vie. Mais soudainement, je me suis sentie seule et éloignée de tout.
Quelque chose me manquait, quelque chose de très important dans ma vie et c'était de lui dont il s'agissait, de cette personne que j'avais rencontrée l'année passée et qui avait changé ma vie, qui pouvait lire mon âme et me comprendre. Nous vivions dans ce château entouré de merveilles mais ce n'était pas lui. Quelque chose n'allait plus entre nous. Nous étions côte à côte sans un mot, sans émotions, sans rêves et sans amour. Nous nous tenions dans deux mondes séparés, très éloignés l'un de l'autre et j'avais peur de le perdre.
Je voulais arrêter le temps, revenir au moment où nous avions créé notre propre monde fait de matins ensoleillés, ce monde juste à nous, et nous avons recommencer à vivre là. Et soudain, je l'ai retrouvé se tenant debout comme un enfant entre les arbres et les chemins, les pieds dans l'eau de la rivière avec des fleurs dans les yeux, pleurant.
C'était bien lui, vivant en moi et nous avons recommencé à vivre dans notre conte de fées avec vingt-six minutes supplémentaires de sa/ma vie.
Vous ne me trouverez pas dans ces images mais je vis entre ses mains, dans chacun de ses regards, dans ses respirations parce qu'il est moi.

Dina Oganova est une photographe documentaire géorgienne free-lance travaillant à des projets personnels sur le long terme principalement en Géorgie et dans les pays de l'ex-bloc sovietique. En 2012, elle reçoit sa première bourse de la Open Society Foundation. La même année, elle participe aux stages de Thomas Dworzak (Magnum Photos), Yuri Kozirev (Noor Images), Adrian Kelterborn et Andrei Polikanov. En 2013, Dina est sélectionnée parmi les douze meilleurs jeunes photographes pour participer à la masterclass de Joop Swart du World Press Photo. Ses projets au long cours tels que I Am Georgia, My Place *et* Frozen Waves *ont été exposés en France, Italie, Espagne, USA, Pologne, Allemagne, Turquie, Suède, Danemark, Lituanie, Ukraine, Bangladesh, Cambodge, Ethiopie, Singapour et Géorgie.*
Dina Oganova est l'auteure du premier livre photo géorgien fait à la main en édition limitée My Place *(87 exemplaires), qui traite du sujet de la nouvelle génération de Géorgie. Ce livre fait partie des collections de plusieurs musées dont celle du Metropolitan Museum of Art de New-York. Elle travaille actuellement à la réalisation d'un second livre en édition limitée et fait à la main lui aussi qui s'appellera* Frozen Waves.
http://dikarka.ge

Dorian Teti
La visite

Si ma propre place me semble confuse, je me suis demandé si je pouvais la vivre ailleurs, la transposer : peut-être qu'en éprouvant la place d'un autre, en m'inscrivant dans une autre famille que la mienne, je pourrais mettre à distance certains liens, qui se dérobent à moi. Occuper la place d'un fils dans ma propre famille m'apparaît souvent compliqué. Comme si certains codes et attitudes m'échappaient, et me restaient inaccessibles.
J'ai profité du temps de la résidence pour mener une expérience : m'immerger quelques jours et quelques nuits dans une famille en m'adaptant à la quotidienneté de son rythme.
Anne et Olivier m'ont accueilli comme leur fils, et leurs trois enfants se sont prêtés au jeu que j'ai mis en place au fil des jours.
Pour expérimenter ce dispositif, j'ai commencé à me mettre en scène, en imaginant et en me confrontant à ce que j'avais en tête de ce qui fait famille : prendre un repas, partager un moment au jardin, faire des courses. Passer du temps, en somme.
Je pensais venir incarner une absence, pouvoir occuper une place qu'on m'accorderait, et m'accaparer un lien. En essayant de donner corps à cet attachement fabriqué, illusoire, c'est mon propre corps et ma propre place dans cette intimité étrangère que j'ai interrogés.

Dorian Teti est né en 1983, il vit et travaille à Paris. Après une licence en histoire de l'art, il se tourne vers la photographie et sort diplômé de l'ENS Louis Lumière en 2011.
Son travail s'articule autour des mises en scène de l'intime. La photographie est envisagée autant comme une documentation fictive ou une documentation déjà existante qu'il détourne, déforme. En s'appuyant souvent sur son histoire ou son expérience, il est question dans son travail des fictions familiales et des liens transgénérationnels. Les questions de narration et de récits manipulés à travers différents médias comme l'écriture et le son y tiennent une place importante. Son travail tend à créer une passerelle entre une photographie qui documenterait et une photographie qui s'assumerait comme étant mise en scène.
www.dorianteti.com

Negar Yaghmaian
Home from elsewhere

Je suis là. Loin de chez moi. De mon pays. Un endroit partageant peu avec la ville dans laquelle je vis, ma ville natale, Téhéran.
Je commence ma journée en lisant des messages, de courtes conversations avec ma famille et mes amis, ce qui est toujours très encourageant avant de lire les actualités et avoir une idée de ce qui se passe dans mon pays. Très vite, je me trouve accablée par ce flot de nouvelles inquiétantes.
Déroutée et confuse par tous ces sentiments doux-amers, je vais dehors, explorer cette nouvelle ville, marchant dans les allées, traversant des ponts.
Mes sentiments et pensées se dirigent vers mon pays. Je ne peux pas me détacher entièrement d'où je viens et, de manière inattendue, ce qui traverse mon esprit vient se présenter sous mes yeux. Maintenant, même de tout petits détails donnent naissance à de nouvelles significations.
L'odeur des morceaux de bois brûlés m'évoque les incendies qui se sont récemment produits dans la forêt au nord de l'Iran. Une miche de pain fait le lien avec une grève de la faim.
Et je pense à ma grand-mère lorsque je rencontre cette vieille femme lors de mes promenades nocturnes, qui me raconte les histoires de sa famille.
Comme si tout ce que j'ai pu voir durant ce séjour était une allusion à ce qui se passe dans mon pays.

Je suis là, regardant ce qui se passe ailleurs et j'alimente mon imagination de ce qui se passe là-bas.

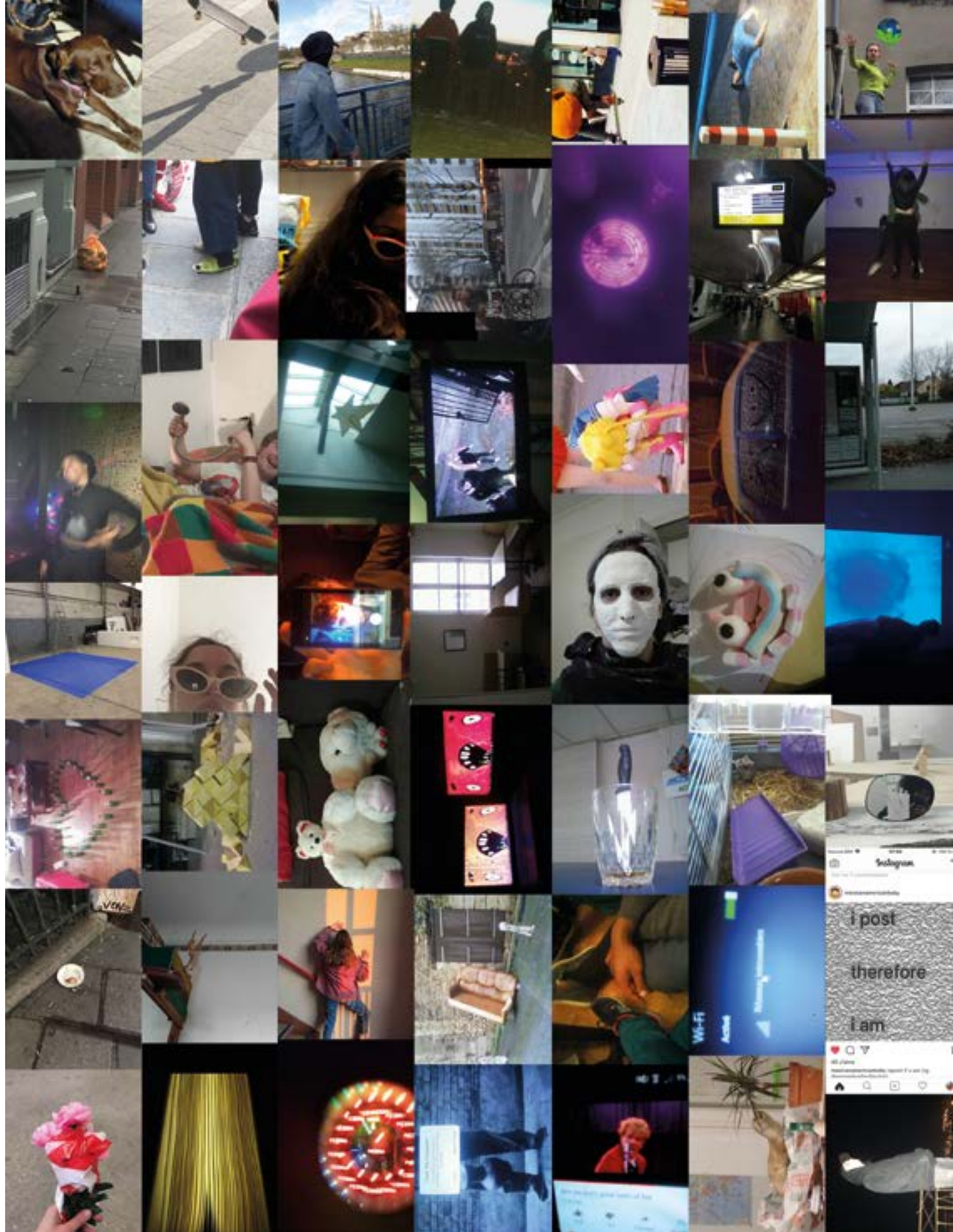
Née à Téhéran (Iran) en 1984, Negar est diplômée de l'Université d'art de Téhéran. Après cela, elle ouvre son propre studio photo et commence à travailler comme photographe de portraits et d'architecture. En 2013, elle participe au stage de Nikos Economopoulos. Apprendre d'un photographe professionel fut si inspirant et encourageant qu'elle décida de poursuivre dans cette direction afin d'apprendre et expérimenter encore plus. Elle a obtenu un master en photographie documentaire et photojournalisme de l'IED (Istituto Europeo di Design) à Madrid en 2015 et est rentrée ensuite en Iran pour continuer ses projets.
Le travail de Negar traite principalement de sujets tels que l'identité et le genre. Elle s'inspire d'expériences de vie et de souvenirs personnels pour donner forme à son travail photographique. Ses images ont été présentées dans des expositions collectives, festivals internationaux, ainsi que dans de nombreuses publications et programmes de par le monde tels que Le Monde *et* Arte Creative.
www.negaryaghmaian.com

Eve Martin

Étudiante en cinquième année dans le cadre d'un partenariat avec l'ÉESI de Poitiers/Angoulême.

Résister aux flux

J'ai demandé à des jeunes, en partie via les réseaux sociaux de m'envoyer des photos numériques qu'ils ont réalisées avec leur smartphone, ordinateur ou appareil photo. Je voulais faire l'expérience de «transiter» ces images. Les préserver de l'obsolescence de leur support numérique en les capturant de nouveau mais sur film diapositive. Créer ainsi une capsule temporelle qui sera archivée dans le fonds de la Villa Pérochon. Comme le témoignage d'une époque, à travers la vision d'une génération qui est actrice de la mutation qu'est en train de vivre la photographie. Depuis plusieurs années elle s'est transformée, l'arrivée du numérique l'a bouleversée et a changé son usage. Le geste photographique est devenu aussi banal que celui de se gratter l'oreille comme s'amuse à nous dire Joan Fontcuberta dans son livre *Le boîtier de Pandore*. On prend tous des photographies. Dès que l'on s'amuse, que l'on rit, que l'on s'ennuie, pour se souvenir, pour montrer, pour exister. Ces photographies forment un flux continu et incessant. Invisibles, pourtant stockées un peu partout et nulle part à la fois, vaguement regardées, éventuellement partagées puis souvent abandonnées ou perdues.
Nous sommes des vagabonds du souvenir, voguant sur les écrans d'un glissement de doigt.
Que faisons-nous de tout cela ? Qu'en restera-t-il ?
Où iront fouiller nos enfants pour retrouver des images de notre jeunesse ?
Est-ce que Facebook et Instagram remplaceront la malle d'albums photos qui traîne au grenier ?



Jérémy Pengam

Étudiant en cinquième année dans le cadre d'un partenariat avec l'ÉESI de Poitiers/Angoulême.

Le printemps où les hommes tombent

J'ai suivi une intuition qui me mena vers l'espace aéronautique de Niort. L'envie de prendre de la hauteur, sans doute. J'y ai fait la rencontre des parachutistes. Leur passion m'a sauté aux yeux. Ce désir de l'extrême sensation.
A travers la résidence et leur pratique, j'ai exploré les dimensions poétiques du temps.
La seconde dans l'espace de la chute. Les minutes au sol à se préparer. Les heures passées avec eux, les journées à rêver. Ce voyage s'entreprend via plusieurs appareils : l'image fixe, l'image mouvante, l'écriture et le son.

Autour de la résidence

Françoise Beauguion

Exils

www.francoisebeauguion.com

Photographe auteure documentaire, diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles en 2009, Françoise Beauguion travaille principalement autour de la mer Méditerranée, en Europe, au Maghreb et au Proche-Orient où elle interroge la place et le rôle du photographe et où elle remet en question les idées préconçues de sujets d'actualité tels que la place de l'islam en France ou les migrations vers l'Europe. Une photographie où vient s'imbriquer un travail d'écriture et de vidéo. Textes publiés notamment dans la revue *Les Temps Modernes*.

« Autour des migrations vers l'Europe, avant et après la traversée de la Méditerranée, là où l'identité se transforme. Travail sur les notions de l'errance et de la perte de soi, entre le passé que les personnes sur les chemins de l'exil souhaitent oublier et l'avenir qu'ils imaginent. Un entre-deux où plus rien n'existe – rien d'autre que l'attente d'un avenir meilleur ».

Extrait de la série *Exils, 2017*

Emmanuelle Brisson

Les profondeurs du cœur

www.emmanuellebrisson.com

« Andrée a 89 ans. Encore debout. Si petite, si mince, si fragile mais debout. Elle en a bavé Andrée. Elle a connu la guerre, l'occupation. Elle a vu mourir sa famille. La maladie, la vieillesse. Ils ne sont plus là. Et puis les amours qui s'éloignent. Qui parfois reviennent, ou pas.
Elle, elle est encore là. Elle fait face à cette putain de chienne de vie qui ne lui a pas fait beaucoup de cadeaux. Mais elle ne veut pas qu'on ait pitié, Andrée ! Circulez !
Andrée, elle résiste à tout. Même la fureur du monde qui l'entoure elle s'en fout : elle est sourde comme un pot.
Parfois, quand les douleurs de la vieillesse la laissent un peu tranquille, elle se rappelle son passé. Elle raconte des histoires, comme elles lui reviennent. Des petits morceaux de sa vie, ses joies et bonheurs. Elle ouvre des boites en carton, remplies de photos, et puis elle pleure. Les souvenirs faut pas trop les remuer. Alors, elle laisse la solitude enfoncer ses racines dans les profondeurs de son coeur. Andrée est une petite femme digne et droite. Andrée m'a donné sa force et m'a appris le courage.

Continuellement dans des recherches photographiques introspectives et intimes, avec ce nouveau chapitre intitulé *Les profondeurs du cœur*, je m'interroge de nouveau sur mes origines, mon histoire et tout ce qui fait de moi ce que je suis aujourd'hui.
Cette série est un nouvel opus, venant compléter le travail initié depuis 2009 avec notamment *Double Je* (exposé au Centre d'art contemporain photographique niortais la Villa Pérochon), et *L'incomplétude*, séléctionné en 2012 pour la Bourse du Talent #50.
Cette série est un portrait intime de ma mère réalisé durant deux ans. La différence d'âge qui nous caractérise a toujours mis beaucoup de distance entre nous, ne comprenant que très rarement le sens de mon travail photographique. Elle est à la fin de sa vie et je voulais par ce travail l'inviter dans mon univers et lui faire partager ce qui compte le plus dans ma vie depuis ces dernières années. La dernière image est une photo de mon père prise en Afrique dans les années 60. Je l'ai agrandie et imprimée sur un voile mesurant 3x2 m. Je l'ai ensuite installée dans la cité où nous avons vécu. Cette dernière image annonce aussi l'ouverture d'un nouveau chapitre ».

Lauréate de la Quinzaine photo de Nantes et de la Bourse du Talent en 2017 (catégorie portrait).

Extrait de la série
Les profondeurs du cœur, 2017

Maitetxu Etcheverria

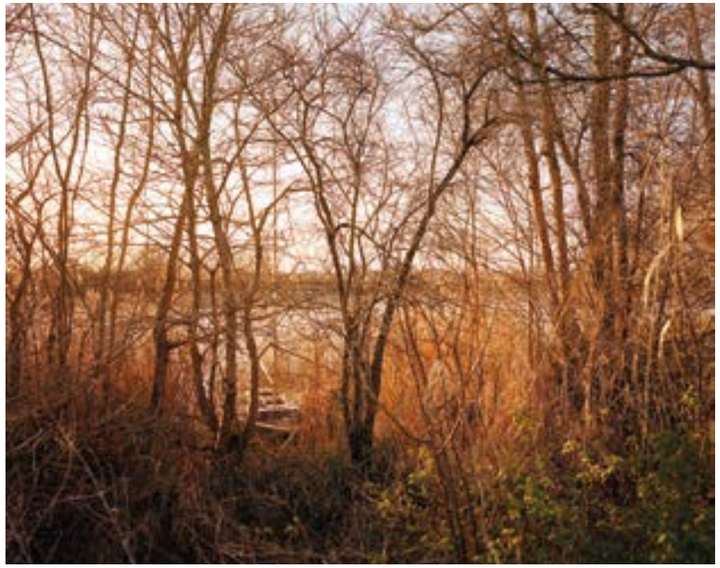
Voyages insulaires

www.maitetxu-etcheverria.com

Maitetxu Etcheverria travaille et vit à Bordeaux. Diplômée de l'École des beaux-arts de Bordeaux et de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, elle mène en France et à l'étranger des projets liés à l'homme et son environnement.
Les décors fascinent la photographe. De longue date. À Paris, à la Fémis, elle s'immerge dans leurs ateliers de construction. Plus tard, à Bucarest, elle investit les studios de cinéma de la ville. D'un trottoir à l'autre, elle change de lieu, de pays, d'époque… Depuis deux ans, les îles de l'estuaire de la Gironde offrent à Maitetxu Etcheverria un autre terrain d'expression. Clos toujours. Mouvant cette fois. D'un côté, des îles dont les contours fluctuent au rythme des mutations rapides du fleuve. De l'autre, des saisonniers agricoles, en mouvement forcément, jeunes de surcroît. Sous l'œil de la photographe, au fil de compositions picturales, espaces délimités et occupants figés content de nouvelles histoires, ouvrent de nouveaux horizons… Ou l'art de « fictionnaliser le décor ».

Voyages insulaires

« À quelques kilomètres de Bordeaux, l'estuaire de la Gironde abrite un chapelet d'îles, peu connu des Aquitains. Familière de cet archipel depuis quelques années, la disparition de l'île de Trompeloup au large de Pauillac il y a trois ans, a été l'élément déclencheur et le point de départ de mes premières images.
Les îles sont d'abord destinées au pacage, le vignoble s'y développe au XIXème siècle, échappant au phylloxera par l'inondation des terres durant les mois d'hiver. Six cents personnes vivent alors sur ce territoire, mais le recul du vignoble au profit des céréales et le moindre besoin de main-d'œuvre au siècle dernier, conduisent au départ progressif de la population et provoquent la fin de l'entretien des digues. Abandonnées pour certaines pendant quelques années, elles sont aujourd'hui au cœur de projets touristiques, agricoles ou environnementaux ».



Extrait de la série
Voyages insulaires, 2016

Coproduction Frac Aquitaine, IDDAC, arrêt sur l'image galerie et Château Palmer, avec le soutien du Conseil départemental de la Gironde, de Gens d'estuaire, et de la VIIIa Pérochon – CACP.

Filigranes Éditions

Les anciens résidents de Niort et leurs publications chez Filigranes Éditions

www.filigranes.com

Les relations sont étroites entre la photographie et le livre. Le livre : témoin de l'œuvre ou bien objet artistique à part entière ? Objet seulement de diffusion ? Outil de représentation de l'œuvre ou de l'artiste ?… Catalogues, monographies, ouvrages historiques, universitaires, livres d'artistes, chroniques, entretiens, autobiographies, essais autant de genres que de questionnements…

Quoi de plus naturel que d'aborder ces questions au cœur de la Librairie des Halles qui, loin des mastodontes du libre-service des grandes surfaces et des géants du net, privilégie le contact, les conseils et offre une place privilégiée aux ouvrages de maisons d'édition plus humbles que celles des grands réseaux de distribution.

Filigranes Éditions, aujourd'hui presque 30 ans, créée et pilotée par l'infatigable Patrick Le Bescont, présente une sélection de ses livres consacrés à des artistes que nous avons accueillis en résidence de création à Niort. Autour de cette grande table de livres réunissant vingt-trois photographes, nous exposons une sélection d'œuvres photographiques réalisées à Niort durant la résidence de création des Rencontres de la jeune photographie internationale et ce depuis 1994 !

Librairie des Halles

Paul Muse

Walking the Dog

http://paul.muse.free.fr

Paul Muse, né en Angleterre en 1960, est passionné par la photographie depuis l'âge de onze ans. Après des études littéraires, il a quitté son pays natal pour arpenter le monde, vivant aux États-Unis, au Soudan et au Portugal avant de s'installer en France, où il travaille comme traducteur et interprète, notamment depuis dix ans dans le cadre des Rencontres de la jeune photographie internationale organisées par la Villa Pérochon à Niort.

« Du 1 juillet 2006 jusqu'au 2 avril 2015, j'ai photographié tous les jours, sauf à quelques rares exceptions, et j'ai posté sur mon site web une photo par jour. Ce qui a commencé comme une sorte de jeu et un petit défi personnel, est vite devenu plus qu'une simple habitude, presque un besoin viscéral, une forme d'exercice rituel, à la fois mental et physique. Le plus souvent, les photos étaient prises lors de mes fréquentes balades dans les rues de Paris, où j'habite depuis 1990. Toujours accompagné de mon appareil photo, je marchais le nez au vent pendant des heures, sans but particulier, mais toujours attentif aux petits détails du spectacle de la vie quotidienne dans la rue, notamment les curieux hasards d'interaction, souvent teintés de surréalisme et d'humour, entre passants et décor urbain. Pour chaque photo du jour, je donnais une légende bilingue. Ces lignes de texte, jamais descriptives, délibérément décalées, incorporent parfois des jeux de mots, voire des inconsistances au niveau de la traduction anglais/français. Entrant en résonance avec les photos, elles incitent le spectateur à réfléchir à ce qui est donné à voir, et aux spécificités et limites de ce qu'on peut appeler le langage photographique ».

Extrait de l'exposition *Walking the Dog*, 2017

Emanuela Meloni

Station Niortaise-Prémices

www.emanuelameloni.com

Emanuela Meloni est née à Cagliari, en Sardaigne, en 1987. Après deux ans d'études en sciences politiques à l'université de Rome 3, elle obtient un diplôme en philosophie à l'université de Trient. Elle aborde la photographie en 2009, en participant à divers workshops en Italie qui la poussent à rechercher une formation plus professionnalisante. Admise à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles en 2012, elle obtient le diplôme de master avec mention, en juin 2015.

Station Niortaise

« *Station Niortaise* n'est pas un projet sur quelqu'un ou sur quelque chose. Il est tout d'abord un temps de rencontre et d'échange avec des personnes et des lieux. Je suis arrivée à Niort sans attente ni projection sur ce que j'aurais pu y vivre et y trouver.
Sans idée précise, en choisissant de ne pas suivre un sujet en particulier, je me suis baladée parmi les chemins de campagne qui entourent la ville, je suis allée à la rencontre des gens qui habitent ces lieux, de leurs maisons ouvertes, de leur générosité surprenante. Je me suis donné la liberté de contempler les silhouettes des arbres et des champs cultivés, les douces lumières vertes des sous-bois. J'ai utilisé ce temps donné pour me mettre silencieusement à l'écoute de l'autre dans le sens le plus large du mot – soit l'autre humain, animal ou végétal. Et devant cet autre que l'on ne connaît pas, on découvre toujours plus sur nous-même. Niort a été un temps de questionnements, de nouvelles pensées et de révélations. Et l'image qui reste est une image de plaisir. Le plaisir du regard, du geste, le plaisir de la marche sur le chemin de la vie. L'image comme un témoin de ce lien avec le monde, de l'expérience que l'on fait de lui et de sa manifestation ».

Prémices

La Villa Pérochon à Niort, Le Carré Amelot, le Centre Intermonde et la direction de la culture et du patrimoine de La Rochelle réunis proposent un projet photographique dont l'objet est un parcours reliant Niort à La Rochelle, entre le Marais et l'Océan. Le résultat de ce travail sera présenté dans les deux villes en 2019 ; en avril à La Rochelle et en été à la Villa Pérochon.
La Sèvre Niortaise est un fleuve qui s'étale dans le Marais poitevin avant de s'écouler vers l'océan. De la population maraichine aux marins, des embarcadères à barques au port des grands voiliers et cargos, du tertiaire à l'industrie, de l'agriculture à la pêche, de l'eau douce aux marais salants, autant de pistes de recherches photographiques paysagères, humaines, économiques, sociologiques pour une enquête artistique singulière.
Premier prémices de ce projet, l'exposition *Station Niortaise* présente les œuvres appartenant au fonds photographique de la Villa Pérochon, qui ont été réalisées sur une thématique proche, par Emanuela Meloni, photographe accueillie lors des Rencontres de la jeune photographie internationale à Niort en 2015.
Dans le cadre d'une résidence de création qui aura lieu en 2018/2019, l'artiste reviendra porter son regard sur notre territoire, pour enquêter sur les chemins géographiques, historiques, humains et poétiques qui lient Niort à La Rochelle.

Extrait de la série
Station Niortaise, 2015

Margherita Muriti

God, how shall I pray?

www.margheritamuriti.com

Née à Venise, Margherita vit et travaille à Paris. Après un parcours de lettres elle intègre l'Ecole des Gobelins d'où elle sort diplômée en 2017. Elle a travaillé avec plusieurs photographes et découvert différentes approches de l'image qui lui ont permis de trouver son propre langage photographique.

Son travail se déploie autour d'un questionnement sur soi-même, sur la difficulté de se raconter au spectateur ainsi que sur la photographie en tant que médium pour redonner vie à une histoire et place à une mémoire.
La photographie devient pour elle un refuge, ce lieu secret où laisser parler son intime. Photographier est un moyen de se connaître, se guérir et se dévoiler. Elle crée un dialogue d'instants avec le spectateur qui prend la forme d'une confession et nous laisse entrevoir son histoire.
Sa pratique est profondement influencée par son enfance, nostalgique d'un pays tant aimé et tant distant, elle a été profondément marquée par la tradition chrétienne dont elle raconte l'inquiétante étrangeté qui l'obsède.
Ses images reprennent le principe des icônes chrétiennes comme si elles cherchaient vainement à gagner l'immortalité de ces figures hors du temps. *God, how shall I pray?* est l'écrin d'un autoportrait morcelé.
Son travail a été exposé au festival Voies Off des Rencontres d'Arles 2017.

Extrait de la série
God, How shall I pray?, 2017

English translations

Intro *Sylviane van de Moortele*

Through this catalogue, you will be able to discover – or see again – the works created during the creative residency which took place, this spring of 2018, at the heart of the Encounters of Young International Photography in Niort, as well as those of the exhibitions that were to be seen on the artistic tour.
Eight young photographers, together with four students from the Ecole européenne supérieure de l'image (EESI) of Poitiers-Angoulême had carte blanche for two weeks to think, create and design work that was to be exhibited at the end of this intensive period. For this, they were accompanied and advised by Corinne Mercadier, with Charlie Jouvet and Tao Douay to provide advice and technical assistance for production. It was, like every year, an intense and fruitful adventure. However, the weather was not clement, with rain more than once invading the garden and the footbridges of Fort Foucault, where the young photographers were lodged, now with doors and windows closed more than usually. The residency could almost have taken on the appearance of a closed session. Mere chance? Surprisingly, this turned out to be a fortunate combination of circumstances this year, given that both the jury's selection and Patrick Delat's programming of the festival's exhibitions brought together artists for whom the quest for identity, introspection and relationship with the body was at the heart of their work. Thus, among the exhibitions presented on the tour, were the images of Emmanuelle Brisson and Margherita Muriti, all in delicacy around the person of the mother for one, and of faith and its representation around her body for the second. Maitetxu Etcheverria's landscapes of the islands of the Garonne estuary, although showing us open spaces, refer to a serene interior, as do those of Emmanuela Meloni. Only Françoise Beauguion with her subject on migrants, along with Paul Muse and his street photography came close to the shores of the current events of our daily lives.
The final exhibition of the young photographers in residence did not fail to bring us goose bump-inducing emotion. Indeed, the presence of Corinne Mercadier, both indulgent and mischievous, throughout this fortnight enabled these young artists to move forward confidently in their reflections. A very big thank you to her.
These Encounters of Young International Photography, which we have been organising for 24 years now, and which have been part of the programme of the Villa Pérochon - Centre for Contemporary Photographic Art for the past six years, were able to be held again this year, thanks especially to the involvement of the Mayor of the Town of Niort, Jérôme Baloge, whom I wish to thank warmly here. Also present by our side are the State, the region of New Aquitaine and the department of Deux-Sevres. The list of our private partners is growing year by year and I must thank them all here for their precious presence and support: Inter Mutual Assistance, Territoria Mutual, So Space, the Tourist Office of Niort-Marais Poitevin, the EESI, Imprimerie Nouvelle, Avis car rental, Les Halles bookshop, L'Atelier du cadre, Filigranes Editions, the Chai Saint-Hilaire, La Nouvelle République, the Camji and the Moulin du Roc.
As this festival comes to an end, we are already looking forward to 2019, the year in which we celebrate the 25th anniversary of our association and of the Encounters. Without revealing anything for the moment, I can assure you that it will be an amazing year with new events and new places to discover. We are already working on it with everyone.
I would like to add a few last words to gratefully acknowledge, again and again, the commitment and involvement of our volunteers and to repeat to the artists how important it is to have them by our sides. They allow us to travel and to dream, but also often challenge us in their own way as regards the reality of our world. May they continue to develop such fine projects!

Carte blanche *Patrick Delat*

It took the jury ten hours of deliberating over the 130 submitted applications to select the eight international artists who would be invited.
The two large rooms of the town hall had to be transformed into a real art gallery to accommodate the works of the artists invited to participate in the creative residency.
The two floors of the Villa Pérochon and its garden had to be prepared to present Corinne Mercadier's exhibition, *Satellites*, which for the first time revealed the preparatory work behind her creations.
It took this team of 25 volunteers and their thousand hours of work to:
- transport exhibitions
- arrange and prepare the nine exhibition venues,
- hang all the works,
- drive minibuses (Niort/Paris roundtrip)
- prepare the rooms and buffets,
- organize, prepare and welcome the 200 people for the last screening evening,
- accompany artists in their research,
- achieve that crazy night's task of removing and hanging works at the end of residency…

All of that was required…

But also:
- the kindness, high standards and good humour of Corinne Mercadier,
- the openness, respect, solidarity and enthusiasm of each artist,
- the relevance of the artistic questions posed by everyone, stimulated by Corinne Mercadier,
- the commitment of all and for all,
- our digital and film laboratories piloted by the masterly hands of Charlie Jouvet and Tao Douay,
- a good dose and healthy craziness from everyone!

To present in the end:
An exhibition, which for a record time of fifteen days of creative work, presents highly accomplished works.
The photographic medium was manipulated, kneaded and triturated both in form and in content. Multiple exposures on film, digital prints on transparent sheets, varied presentation approaches that include collages, frames, even "flags" (Isabelle Ha Eav), constellations, linear, laid flat, use of video screen and slide projector... a remarkably rich diversity.
Historical documents or fictions, family stories implied or even recomposed, a wide range of approaches to portraiture, from poetic to scientific, make up the journey that this exhibition invites us to take into a universe that above all challenges the question of identity.

Corinne Mercadier

I arrived in the middle of the day.
Inventors guided me to Fort Foucault with my eyes closed, as required by custom. When I reopened them, I was overwhelmed by the sight: a tiny island surrounded by two branches of a river, surrounded by high laurels, in the centre of which stands the building itself.
It was here, in this magic box, that my mission was to begin: accompanying eight young dream-seekers from various horizons, near or far, on a quest that they were soon to reveal to everyone. They arrived loaded with photographic equipment and notebooks, open-minded, ready to plunge into the unknown.
We then visited together the presentation of the works that had earned their presence here.

The next day, an enthusiastic assembly of inhabitants responded to the requests of our company and offered their help. These requests came in all conceivable forms: two gestures without use, an old light box, a family and… a back. Then, day after day, each of the eight chosen ones returned for the gift ceremony with the fruits of their day's labours: a junk shop owner gave up three rusty photo albums, a woman provided the key to her home and her affection, another her most precious objects, and a man made thin slabs of ice and slowly plunged his hand into a river full of shifting leaves of grass. All was told and pictures were shown.

Everybody went out day and night in the town, by the water's edge, to buy bread to be carved, to get lost, or for an appointment to be secretly kept.

The treasures piled up and it was necessary to organise them to get to the heart of the matter: two scientists then accompanied the troupe. Masters Ch. And T. helped to put the collected images on paper, one in the light and the other in the dark. These were days of intense work, explosive joy, sleepless nights, and with the active help of the four students who lived on the island with us.

Finally, on the appointed day, over a few night-time hours, a team worthy of the most acclaimed stages accompanied the authors to get images off the walls and replace them with new creations. Huge prints, tables, screens and boxes were laid out on the floor and on the walls. In a few hours, in a few days, the full force of invention and ways of looking at the world took shape.

I have come back. In my studio, new stars shine.

Laura Bonnefous

Laura Bonnefous lives and works in Paris. Her photography focuses on the spaces she encounters and those she recreates in a studio. What she proposes is a form of photography comparable to sculpture.
Inspired by the relationship that people have with the spaces and shapes that form our contemporary landscape, she recreates her own more personal and more metaphorical space. The images she creates draw us into a world where forms are reversed, where characters are moved by objects, and where mythologies are inverted. It is by thinking of her work in volume, and by coming closer to performance, that she creates her photographic projects. At once refined and incisive, her images serve as a form of archaeological study of our contemporary codes.
Having studied at the Beaux Arts in Paris, the Otis College of Arts and Design in Los Angeles the Gobelins school in Paris, she has exhibited extensively in France and abroad (Thailand, Japan, etc). In 2015, she was laureate of the Bourse du Talent, the Prix Picto and the Prix Spécial des Directeurs de Création.

The Things
Walking on morality. Drinking black tea wrapped in red and gold. Turning the prince into a frog. Reading Colette. Following the plan. And respecting the truth. Lacing yellow. Measuring things. Stirring petals. And putting on the tile. Carving vegetables. Pitching memories. Rooting around the recycling centre. And then reading Proust. Strolling around in love. And embarking. Balancing a rose. In the sand. Getting rounded off with jam. Enlarging the loop. Having a Plein Sud coffee. Hugging skin. Declaring on paper. From a girl to her mother. And still reading Perec. On the orange roofs. Aligning the red books. Making violets fly. And the crystal shine. Under the vegetal balance. And the shadow of white. Then slicing the pattern. And pricking the iris. Making the ring sparkle. A maternal blue. On knees. Carried by blue. And going up the chimney. While examining the sheet. And a child's game. Without ever forgetting her sin. Most chocolate-covered. Hanging lace. Caged love having flown. From an escaped bottle. Hitting the mark. And always deconstructing. Then rewriting her story. Through a way of looking.

As in the game know as "Cadavre Exquis", a form of collective writing invented by the surrealists and similar in principle to the game of Consequences, The Things provides the means for drawing up an imagined portrait of Suzette through her objects, memories, habits, places and secrets. On the basis of a predefined creative protocol, and as an archaeologist might have done, I gathered from her home various traces of her story, recorded her voice and made use of her habits to reconstitute a new story that comes somewhere between herself and my way of looking. From our encounter, a kind of poetry came into being among the objects, colours, places and memories, revealing the life of a woman through her things.

The project includes an audio recording in which Suzette can be heard telling the story of her memories, objects and habits, thus drawing us towards the images.

Nía Diedla

"It is through the image that the thread between things becomes evident for me and gives meaning to the voyage that brought me here: science studies, a degree in biochemistry, a passion for theatre and poetry. In 2006, on the basis of an artistic project, I was selected by the Franco-Chilean Institute to come to the Paris Academy as a teacher of Spanish. That year marked a turning point in my career. I studied theatre and contemporary puppetry, while science fell into a sleep without awakening, What remains of it is my love for bibliographies. For several years, I have worked in collaboration with puppet theatre companies in France. Little by little, the image has emerged like visual writing to fill all the space. Photography has become this place that I inhabit.
What interests me photographically is our roots, our family trees, childhood, the invented memory that comes from it, and this mythology that we construct from the missing pieces, together with absence, disappearance and the cracks of time. My work is a half-open, intimate place, where images are mixed with words, whether written or not, and where the real and unreal coexist."

Eyelids
What appeals to me is the trace of things, their mark, the past as absence of the present and as invisible matter. During this residency, I used two old cameras using traditional film, one of which is mechanically perfect, while the other has a faulty shutter that randomly malfunctions, leaving part of the image black. This makes me think of the way the eyelid closes, beginning to cover the eye, to put us to sleep.

"*A star explodes on a small square*
and a bird loses its eyes and falls"
Blanca Varela

I read in an ancient treatise on astronomy that 50,000 years ago, the seven stars of the Great Bear lined up to form a true cross, more accurate and even more beautiful than the Southern Cross. The chapter on The Dislocation of Heaven reminded me of an image I had in my archives: an image of a graveyard, where a cross had changed places, leaving a white imprint, a mirror that was not a mirror. The cross was still there and at the same time it was only a memory.
Beneath our eyelids, we all have skies that break up, in them is what we were and what we are, the movement of our own stars in a time that is intimately ours.
I wanted to look beneath the eyelids of others, to see these images that once shone and then died out in the constellation of our chimeras, hidden just on the other side of this bark made of skin.

On the third day of the residency, soaking wet, I was on my way back to Fort Foucault shortly before nightfall when the hanging sign of a junk shop invited me to stop, an unexpected stroke of good luck. A retired plumber who had hoarded no end of objects in a former chair maker's store, opened a door to me, his door, from where the sound of an ancient underground water source could still be heard pouring into the River Sèvre. The dampness of this place had left its mark, with no object having escaped its effects. No souvenir was free from rust, including the photo albums. Winking at me from one of these was Léontine, the first to offer me her eyelids. I drew her constellation.

I The Dislocation of the Skies
Puedes mirar bajo mis párpados -sin arrancármelos-
Si te callas, los oirás: hay un lago y una tormenta.

You can look beneath my eyelids – without tearing them off –
If you stay quiet, you will hear them: there is a lake and a storm.

II The Family Album
El plomero me abrió los párpados.
La gotera caía en una vasija inmensa.
El viejo álbum de familia se había oxidado: lo abrí
La niña pequeña me guiño un ojo.

The plumber opened my eyelids.
The leak dripped into a huge jar.
The old family album had rusted: I opened it
The little girl winked at me.

III Léontine's Constellation
I was forgetting the size of my fingers and the intention of my lips. I dived in, as if through the eye of a Cyclops. Her constellation shined a short while, before going off to hide beneath her eyelids. At that moment, a shower of green slippers fell on my lake. It was her story, the one I had seen. But in looking at it, it became mine, here.

Lisa Gervassi

Lisa Gervassi is a multidisciplinary artist who works with photography, illustration, writing and music. She is generally interested in the relationship between man and his environment and perception as a perceptually guided action. Her work tells intimate stories and addresses topics such as childhood, identity, existence, family connection and death.
Born in Paris in 1984, she currently lives and works in Castanet, Aveyron, where she is developing a residency project for photographers and musicians. Having graduated from the National School of Architecture of Paris-La Villette in 2009 (master's degree in architecture, specialisation in scenography), she has been a self-taught photographer since 2008.

Atopy
From the Greek, a- privative (without) and topos- (place): without place, or displaced, misplaced.

Both accomplice and a traitor, our skin protects us as much as it reveals us. Surface of possibilities and memory, it is the protection system of our individuality and the main place of exchange with the outside world.
This in-between, a space subject to the influences of opposing, even contradictory, forces, circumscribes us and allows us to respond to a vital necessity: that of belief in identity and in the continuity of oneself.
Confronted with the duality of this interface (vulnerability/protection, fullness/emptiness, fusion/separation, pleasure/suffering, constancy/change), we nevertheless live in search of a balance, an ideal, a place of one's own.
Following the path to skin in Niort, meeting a woman, who was my model for this photographic research, and the discovery of terms specific to the glove industry, led me to address the notions of inner/outer limits, while also exploring skin as a tangible material, an interface between the inner and outer world, and a manifestation of their confrontation.

Lexicon
Clairvoisée: thin and transparent skin.
Cœur - Heart: small piece to strengthen the top of the crack.
Corné: leather hardened by the air.
Dolage: thinning the dermis to obtain the "dolé".
Effleurer - Brush: to separate dermis and epidermis.
Fleur - Flower: epidermis.
Gant glacé – Glossy glove: flower (fleur) side uppermost.

Idiomatic expressions
- "Être à fleur de peau" – Just beneath the surface
- "Relever le gant" – Taking up the gauntlet
- "Avoir une main de fer dans un gant de velours" - Having an iron fist in a velvet glove
- "Effleurer un problème" – Scratching the surface of a problem
- "Risquer sa peau" – Risking your skin

Isabelle Ha Eav

Isabelle Ha Eav is from Paris, France. She first obtained a degree in graphic design, specialising in editorial creations, then went to the National School of Photography in Arles.
Her creations are transcriptions of experiences and dialogues between the materiality of the photographic medium and its inscription in space. Dialogic process, the unfinished man and impermanence are here movements of creations. She is represented by the gallery Le Magasin de Jouets (Arles, France) and Galerie Hasy (Le Pouliguen, France).

In Extremis
In extremis, from Latin: "at the very end, at the last extremity".
Here, In extremis is the exploration of a gesture without uses, something arising, possible contours.
Hands are trying to grab. Others rise, rise, fall back.
The vegetation grows under the surface of the marsh.
Sometimes the ice freezes,
in search of intensity.

In the Hollow of Imminences Text by Thyl Détré
There is the suspended gesture, the possibility. To be, to shine.
A few degrees less for the moving water to become surface.
A few degrees more at the angle of the gaze for the image to reveal itself.

In transparencies, it is through the skin that the image emerges, and it is the angle of the viewer revealing this gesture standing there, the running of the water, just a little, almost nothing.
It is this almost nothing, this spectre, the possibility of a body that takes flesh.

It is the skin that is gaping in the image, then the body looks pierced, with clearings.
The body takes marble too, it depends.

To see the image at work, work that could last forever, as long as we would like to play on transparencies, we see again intimately and with camaraderie, the paper, whose whiteness becomes marble.
The statuary of the fixed image, vibrant with its possibilities.
Everything depends on where you look from, everything is played out there.

There are these suspended gestures, the looks that seek and the images that embody.
The perhaps, rubbed on sensitive surfaces, touchstones of almost nothing.

Manon Lanjouère

Manon Lanjouère, born in 1993, lives and works in Paris. After a course in art history at the Sorbonne, she decided to devote herself fully to photography and entered the Gobelins school in 2014 and graduated with honours in 2017.
Arising from its parallel development within a Parisian theatre, her photographic approach is marked by staging and setting. Influenced by reading, her work focuses on portraying fictional worlds, which allow her to recount her personal experiences with a certain detachment, with the aim of enabling the viewer to appropriate these stories. This distance from the narrative is implied through the use of scientific expressions, although these are usually mere vulgarisations or re-interpretations. She is not in search of a truth, but rather of a form of expression through which she can "decorate" her subjects, thus providing a certain degree of systematic approach. The scientific and the poetic, although diametrically opposed, are the two driving forces behind her photographic research. Among the various subjects addressed, the attempt to understand the interaction between landscape and the human remains central. This interaction, whether ecological, spiritual, or other, always implies this notion of trace that is dear to her and that connects humans and their condition.

The Attraction of Light
For this creative residency organized by the Villa Pérochon, I decided to spend these two weeks working on light, this immaterial concept, almost impossible to represent. This concept that is at the very origin of our artistic practice, the agent enabling photographs to be made, was then to be the very subject of my project.
After several days of research and, upon the suggestion of Jean-Luc, I further developed my approach by going to see the scientific objects of the collection of the Agesci museum. There, I discovered compound microscopes, Newton prisms and other hybrid objects. The rest of my visit took me to the museum's scientific library. After making an appointment with the curator, I was able to access the collection of writings and discover that fifty years earlier, a young physicist had moved to Niort to study light. I continued my investigation and went in search of this scientist in the hope of meeting him.
Disappointed to learn of the death of Professor Mesuras, I was nevertheless able to find his son, still based in Niort and who agreed to tell me his father's story.
With this series called The Attraction of Light, I invite you to discover this unknown person through documents that his family allowed me to use.
Having died prematurely, he was never able to finish his book, whose title I have used here, but his laboratory was never destroyed and can still be seen on the outskirts of Niort.

Dina Oganova

Dina Oganova is a freelance Georgian documentary photographer working on long-term personal projects, mainly in Georgia and the countries of the former Soviet bloc. In 2012, she received her first fellowship from the Open Society Foundation. The same year, she took part in the workshops of Thomas Dworzak (Magnum Photos), Yuri Kozirev (Noor Images), Adrian Kelterborn and Andrei Polikanov. In 2013, Dina was selected as one of the twelve best young photographers to participate in Joop Swart's masterclass of World Press Photo. Her long-term projects such as I Am Georgia, My Place and Frozen Waves have been exhibited in France, Italy, Spain, USA, Poland, Germany, Turkey, Sweden, Denmark, LithuaNía, Ukraine, Bangladesh, Cambodia, Ethiopia, Singapore and Georgia.
Dina Oganova is the author of the first limited edition Georgian handmade photo book (87) My Place, which deals with the subject of the new generation of Georgia. This book has joined the collections of several museums, including the Metropolitan Museum of Art in New York. She is currently working on a second limited edition hand-made book called Frozen Waves.

Be Me
When I was a little girl, I used to travel a lot. In my dreams I was everywhere on the planet, but most of all I loved to be in my imaginary world, which was created by my Mum. There was war outside our window, but inside our home, we were seated in a big ship, sailing somewhere in the middle of the Pacific ocean. It was magical.
When I grew up, I stopped dreaming. I started to travel in reality, like everyone around me, but I was always missing my past, my imaginary world and I was asking myself where I had lost the keys to my fairy tale.
When I came to this beautiful, calm town, Niort, a town with water all around, magical trees with so many faces, fresh air, birds, bicycles with flowers and windows with hearts, springtime fragrances and sounds of love, the answer suddenly came to me and I found the keys to happiness here. It was the real me, full of life, but I now felt so alone, so far away.
Something was missing, something very important in my life and it was him, the person I met last year and who changed my whole life, one who could read my soul, and who made me feel real. We were living in a castle with all this beauty around, but it was not him. Something was wrong with us; we were standing next to each other without words, without emotions, without dreams and without love. We were in two different worlds, far away from each other and I was so scared that I would lose him for ever.
I wanted to stop time, to go back to when we had created our own world, just for the two of us and start to live there with morning sunlight and suddenly I found him again, among all these trees and small roads, he was standing like a little boy in the river with flowers in his eyes and crying.
It was him living in me and we started to live in our new fairy tale with another 26 minutes of his/my life.
You cannot see me in the photos, but I am living in his hands, in his every look, in his every breath, because he is me.

Dorian Teti

Dorian Teti, born in 1983, lives and works in Paris. After a degree in art history, he turned to photography and graduated from the ENS Louis-Lumière in 2011.
His work revolves around staged representations of the intimate. The photograph is considered as fictional documentation or already existing documentation, which he subsequently transforms or even deforms. Often based on his own background or experience, his work explores family fiction and cross-generational relationships.
Questions relating to narration and stories manipulated through various media such as writing and sound are central to his work.
Research, particularly on the Internet, is increasingly present in his working methods. His work tends to create a bridge between a photograph that would document, and a photograph that is to be accepted as having been staged.

The Visit
As my own place seems confusing to me, I wondered if I could live it elsewhere, transpose it: perhaps by trying out someone else's place, by joining a family other than my own, I could stand back from certain relationships, which are hidden from me. To occupy the place of a son in my own family often seems complicated. As if some codes and attitudes escaped me, and remained inaccessible to me.
I took advantage of the time of the residence to carry out an experiment: to immerse myself for a few days and nights in a family, while adapting to their everyday rhythm.
Anne and Olivier welcomed me like their own son, and their three children joined in the game that I set up over the days.
To experiment with this approach, I began to stage myself, imagining and confronting what I had in mind of what constitutes family: having a meal, sharing a moment in the garden, shopping. In short, spending time together.
I felt I was coming to embody an absence, being able to occupy a place that was granted to me, and acquire some connection for myself. In trying to give substance to this fabricated, illusory attachment, it was my own body and my own place in this foreign intimacy that I put into question.

Negar Yaghmaian

Born in Tehran (Iran) in 1984, Negar holds a BA in photography from Art University in Tehran. She opened her photo studio after graduating from university and started to work as a portrait and architectural photographer. In 2013, she participated in a workshop by Nikos Economopoulos. Learning from a professional photographer was highly inspiring and encouraged her to attend more courses and workshops to build upon her knowledge and experience. She took a Master's course in Documentary Photography and Photojournalism at IED (Instituto Europeo di Design) in Madrid in 2015 and then returned to her country to pursue her projects
Negar's works are mostly around issues related to identity and gender. She uses life experiences and personal memories to create her photographic approach. Her images have been exhibited in group shows and festivals internationally and featured in publications and on network TV worldwide, including Le Monde and Arte Creative.

Home from Elsewhere
I am here. Far from home, from my country. A place that shares little with the city in which I live, my hometown, Tehran.
I start my day reading messages, short conversations with family and friends, which is always very encouraging, then I read the news and get an idea of what is happening in my country. Very quickly, I find myself overwhelmed by this flood of disturbing reports.
Perplexed and confused by all these bittersweet feelings, I go outside, explore this new town, walking down the narrow streets, crossing bridges.
My feelings and thoughts drift towards my country. I cannot completely detach myself from where I come from, and unexpectedly what passes through my mind comes before my eyes.
Now, even the tiniest details give birth to new meanings.
The smell of burnt wood reminds me of the recent forest fires in northern Iran. A loaf of bread evokes a hunger strike.
And when, during one of my nocturnal walks, I meet this old woman who tells me stories of her family, I think of my grandmother.
As if all I could see during this stay was an allusion to what is happening in my country.
I am here, watching what is happening elsewhere and I feed my imagination on what is going on there.

Eve Martin

Fifth year student at the École européenne supérieure de l'image (ÉESI) in Poitiers/Angoulême.

Resisting the Flow
I asked young people, partly via social media, to send me digital photos they had taken with their smartphone, computer or camera. I wanted to experiment with "transitting" these images, to preserve them from the obsolescence of their digital medium by capturing them again, but on slide film. I would thus create a time capsule that would be archived among the collection of the Villa Pérochon, as testimony to an era, through the vision of a generation that is involved in the ongoing mutation of photography.
Photography has been changing for several years, the arrival of digital technology having overthrown and transformed its uses.
As Joan Fontcuberta amusingly informs us in his book Pandora's Camera, the photographic gesture has become as commonplace as scratching one's ear. We all take photographs. As soon as we are having fun, laughing, feeling bored, to remember, to show, to exist. These photographs form a continuous and incessant flow.
Invisible, yet stored everywhere and nowhere at once, vaguely looked at, possibly shared and often abandoned or lost.
We are drifters among memories, sailing over screens with a swipe of a finger.
What do we do with all this? What will remain of it?
Where will our children search to find images of our youth?
Will Facebook and Instagram replace the trunk full of photo albums left in the attic?

Jérémy Pengam

Fifth year student at the École européenne supérieure de l'image (ÉESI) in Poitiers/Angoulême.

Spring when Men Fall
I followed an intuition that led me to the aeronautical space of Niort. The desire to gain height, no doubt. There, I met paratroopers. Their passion struck me at once.
This desire for extreme feeling.
Through the residency and their practice, I explored the poetic dimensions of time.
The second in the space of the fall. The minutes on the ground to prepare. The hours spent with them, the days of dreaming. This journey is made by several means: the still image, the moving image, writing and sound.

Remerciements

Maitetxu Etcheverria
lors des visites commentées.

Remerciements à ceux sans qui ces Rencontres ne seraient pas.

Aux membres du jury : Corinne Mercadier (invitée d'honneur et conseillère artistique de la résidence de création), Patrick Le Bescont (Filigranes Éditions), Pascal Mirande (photographe, responsable de la programmation photo du Carré Amelot de la Rochelle, ex-résident des Rencontres de Niort en 1998), Emmanuelle Brisson (photographe, membre de la Villa Pérochon, lauréate de la QPN et de la Bourse du Talent 2017), Sylviane Van de Moortele (présidente de l'association Pour l'Instant/Villa Pérochon – CACP) et Patrick Delat (directeur artistique de la Villa Pérochon).

À tous les membres du conseil d'administration de l'association Pour l'instant qui administrent la Villa Pérochon – CACP : Sylviane Van de Moortele, présidente ; Anne Delanoë, vice-présidente ; Marie-France Pougnard, trésorière ; Thierry Olivier, trésorier-adjoint ; Xavier Ribot, secrétaire ; Audrey Bonnin, secrétaire-adjointe; Jean-Charles Oudinet, Isabelle Verdeau, Yves Ménétrier, Joël Girardin, Didier Goudal.

Au trio Charlie Jouvet (production numérique), Tao Douay (tirage argentique N&B) et Paul Muse (traducteur et interprète).

À « Fafa » aux fourneaux.

Et bien évidemment, au formidable groupe de volontaires dont l'efficacité n'a d'égal que leur générosité, ce qui n'est pas peu dire : Jean-François Barré, Stéfan Berger et Émilie Gautier, Audrey Bonnin, Emmanuelle Brisson et Olivier Nappey, Marine Combes, Claude Couliou, Marie-Aude Daban, Anne Delanoë, Lionel Gallais, Joël Girardin, Jean-Luc Giraud, Didier Goudal, Isabelle Grosse, Laurent Imhof, Marion Kergueris, Philippe Le Besconte, Thierry Olivier, Jean-Charles Oudinet, Marie-France Pougnard, Xavier Ribot, Christian Roupioz, Anne et Jacques Tapin, Isabelle Verdeau et à ceux et celles qui seraient oubliés…

Margherita Muiriti
et Corinne Mercadier

À toutes les personnes qui ont accompagné et/ou servi de modèle aux photographes en résidence de création.

À Catherine et Prune Philippot – Relations Medias.

À la belle équipe de stagiaires : Clotilde Villain de l'Université d'Artois, Emmanuel Béranger et Thomas Dubois de l'École Européenne supérieure de l'image de Poitiers/Angoulême.

À nos précieuses collaborations avec l'École Européenne supérieure de l'image de Poitiers/Angoulême, la Scène nationale du Moulin du Roc et le CAMJI.

Aux différents services municipaux dont les services culturel, de communication, évènementiel et des bâtiments.

À nos partenaires privés : Inter Mutuelle Assistance, Territoria Mutuelle, So Space, Niort – Marais Poitevin, Imprimerie Nouvelle, Avis Location de véhicules, Librairie des Halles, Berthault Insight, l'Atelier du cadre, Filigranes Éditions, Le Chai Saint Hilaire, La Nouvelle République du Centre Ouest.

Enfin, à l'équipe des salariés, fidèle et engagée de la Villa Pérochon – CACP : Jean-Luc Fouet, Rachel Soullard et Thierry Mathé.

Emmanuelle Brisson
lors des visites commentées.

Françoise Beauguion, *Exils*

Paul Muse, *Walking the Dog*

Margherita Muriti, *God, how shall I pray?*

Maitetxu Etcheverria, *Voyages insulaires*

Emmanuelle Brisson, *Les profondeurs du cœur*

Niort 2018

Rencontres de la jeune photographie internationale

carte blanche

Production
Villa Pérochon – Centre d'art contemporain photographique

Responsable de la publication
Sylviane Van de Moortele – présidente de l'association Pour l'Instant

Direction éditoriale
Patrick Delat – directeur artistique de la Villa Pérochon

Médiation culturelle
Jean-Luc Fouet et Thierry Mathé

Agent d'accueil/secrétariat
Rachel Soullard

Conception graphique et maquette
Charlie Jouvet

Numérisation
Charlie Jouvet et Tao Douay

Traductions
Paul Muse et Charlie Jouvet

Impression
Imprimerie Nouvelle, Niort, France

Photographies
Chacun des auteurs dont les images et les textes
sont publiées ici garde l'entièreté de ses droits d'auteurs.
© Didier Goudal pour les images d'expositions
© Didier Goudal, Paul Muse et Tao Douay pour les images d'ambiance.
Image de couverture : © Dorian Teti, extrait de la série *La visite.*

Villa Pérochon – Centre d'art contemporain photographique
64 Rue Paul François Proust
BP 59 135 – 79 061 Niort CEDEX 9 – France
Tél. : 05 49 25 58 18
accueil@cacp-villaperochon.com
www.cacp-villaperochon.com

© 2018 Villa Pérochon – Centre d'art contemporain photographique
Tous droits réservés
Achevé d'imprimé en mai 2018
ISBN 978-2-9537994-6-0

La Villa Pérochon – CACP est conventionnée avec le ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Nouvelle-Aquitaine, la Ville de Niort et le Conseil régional Nouvelle-Aquitaine.
La Villa Pérochon – CACP fait partie des membres fondateurs du réseau national Diagonal qui regroupe une vingtaine d'acteurs de la photographie en France. Elle est membre du réseau Cartel (structures d'art contemporain en Poitou-Charentes).

Les précédentes éditions :

Villa PÉROCHON

Centre d'art contemporain photographique NIORT